

Nom-du-Père, noms du père et nommer à¹

Tout d'abord, une phrase de Lacan qui situe notre propos : elle est extraite de la "Note aux italiens de 1973" : "Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre". Ceci pour donner le ton de la responsabilité de l'analyste face au champ social. Tout simplement, il y va de la transmission de ce qui est spécifiquement humain, et dans nos temps où, toujours pour citer Lacan, dans *Télévision*, il y a "égarement de notre jouissance", la question est cruciale.

Je ne reprendrai ici que quelques indications nullement exhaustives concernant ce qu'il en est du "nommer à". Pour rappel, c'est dans la séance du séminaire *Les non-dupes errent* du 19 mars 1974, que Lacan distingue le "nommer à" et le Nom-du-Père. Il y avance : "Il y a quelque chose dont je voudrais désigner l'incidence, parce que c'est le biais d'un moment qui est celui que nous vivons dans l'histoire. [...] À ce Nom-du-père se substitue une fonction qui n'est autre que celle du nommer-à. Être nommé-à quelque chose, voilà ce qui point dans un ordre qui se trouve effectivement se substituer au Nom-du-Père. [...] Être nommé à quelque chose, voilà ce qui pour nous, à ce point de l'histoire où nous sommes, se trouve préféré – je veux dire effectivement préféré, passé² avant – ce qu'il en est du Nom-du-Père [...]" Et plus loin encore pour terminer : "est-ce que ce « nommer à » n'est pas, est-ce que ce nommer-à n'est pas le signe d'une dégénérescence catastrophique ?"³

¹ Intervention dans le cadre de l'E.P.S.F. "Clinique et formes actuelles du malaise dans la civilisation", le 30 septembre 2000.

² Notons que dans la version transcrite à notre disposition, il se trouve écrit "se trouve préférer – je veux dire effectivement préférer, passer avant – ce qu'il en est du Nom-du-Père". Nous avons rectifié l'infinitif en participe passé, fort de ce que l'équivoque ne peut être tranchée à l'écoute de la retranscription sonore et de ce qu'autrement le sens n'est pas compréhensible.

³ J. Lacan, séminaire XXI, *Les non-dupes errent*, séance du 19 mars 1974, inédit.

Reprenons pas à pas, et commentons. D'abord, Lacan introduit la distinction entre Nom-du-Père et "nommer à", pour la première et unique fois dans son enseignement, à notre connaissance tout au moins. Le Nom-du-Père étant par ailleurs directement lié à l'amour. Et il "évoque dans le moment de l'histoire où nous sommes, la substitution du « nommer » au Nom-du-Père". Pour faire le lien entre ces propos, nous pourrions évoquer ce qu'il avançait dans *Le Savoir du psychanalyste*, soit que "tout discours qui s'apparente du capitalisme laisse de côté ce que nous appellerons simplement les choses de l'amour"⁴.

Mais d'abord et avant tout, que signifie cette différence entre "nommer à" et Nom-du-Père ? Proposons simplement de revenir sur ce qu'est une nomination. À ce propos, Erik Porge dit très bien qu'en "opposant le « nommer à » au Nom-du-Père, Lacan anticipe le changement de sens qu'il donne au Nom-du-Père dans *RSI* en 1975 ; non plus celui seulement de représenter le nom donné *au* père mais aussi le nom donné *par* le père, la fonction nommante du père"⁵. "Une nomination recouvre à la fois l'effet de nommer ou d'être nommé et l'acte de nommer, au sens performatif. Dans l'enseignement de Lacan, la spécificité de la fonction du père a longtemps recouvert l'effet de donner ou de recevoir un Nom-du-Père, via la substitution signifiante sous le terme de métaphore paternelle ; cette fonction du père est reprise plus tard comme comprenant aussi la fonction nommante du Père, l'acte de nommer. Une disjonction est ainsi introduite entre le Père comme nom et le père donneur de nom. Dans les derniers séminaires, Lacan s'attache davantage au *naming* et à ce qui s'y attache : le père comme nom et comme celui qui nomme, ce n'est pas pareil."⁶

Si nous nous référons au dictionnaire, nomination peut être entendu transitivement ou intransitivement : transitivement, nous nommons quelque chose d'un nom, par exemple, nous nommons un ensemble de phénomènes météorologiques, typhon, et de ce fait, le mot typhon prend la place de la description des phénomènes météorologiques ; cette nomination transitive, nous pouvons l'appeler métaphorique puisque le nom donné fait disparaître un ensemble d'autres noms et ceux-ci s'avèrent désormais inutiles pour leur désignation. Par ailleurs, notons qu'il a fallu consentir à se mettre sous le couvert du nouveau nom, qu'il a fallu aller le chercher dans un ailleurs de la langue, car ce qui est nouvellement dénommé a dû se laisser déporter dans cet autre lieu, sous la houlette de cet autre nom. En revanche, pour une nomination intransitive, il s'agit de nommer en plus à quelque chose. Ainsi lorsque nous nommons Monsieur X, Président-directeur-général, cette nouvelle appellation lui est désormais comme ajoutée, mais elle ne fait pas disparaître le nom qu'il

⁴ J. Lacan, Séminaire 1971-1972, *Le Savoir du psychanalyste*, séance du 6 janvier 1972, inédit.

⁵ E. Porge, *Les noms du Père chez Jacques Lacan*, Erès, 1997, p. 140.

⁶ Cf. *Joyce avec Lacan*, Navarin, 1987, p.28.

portait. Cette nomination devrait plutôt être dite métonymique, car elle n'exige pas la disparition du premier signifiant. De ce fait, tout se passe comme si l'effet de consentement à l'ailleurs exigé par la nomination de type métaphorique n'est pas obtenu et le sujet a le loisir de penser que c'est de son seul lui-même qu'il a obtenu cette nomination.

Telle est bien la différence impliquée dans le fait de nommer cet enfant Jacques ou de nommer Jacques à tel ou tel poste. Remarquons d'ailleurs qu'il serait plus juste de comparer nommer cet enfant Jacques à nommer cet enfant à tel poste. Mais précisément, nous sommes habitués à supposer qu'avant d'être nommé à tel ou tel poste, cet enfant a déjà été nommé Jacques. Or, précisément, c'est ici que se passe la nouveauté dans l'histoire, "à ce point de l'histoire où nous sommes" dit Lacan : c'est que ce "nommer" peut non seulement s'ajouter, voire même suppléer au Nom-du-Père, mais en revanche s'y substituer. Autrement dit, il n'est pas certain que Jacques ait été nommé comme tel, ou encore que la nomination de cet enfant à ce poste soit articulée avec le fait que cet enfant ait été nommé Jacques. Autrement dit encore, ces deux nominations peuvent faire route toute seule, chacune selon ses propres modalités, sans que le "nommer à" ne soit aucunement amarré dans l'opération du Nom-du-Père.

S'il fallait prendre un exemple pour illustrer la préséance prise par le "nommer à" sur le Nom-du-Père, nous pourrions évoquer la différence entre prendre sa place dans un train ancien modèle – aujourd'hui, nous pourrions encore dire "normal" mais sans doute plus pour longtemps – et dans un TGV. Chacun sait ce à quoi autorise de s'acquitter du prix de son billet dans un train ancien modèle : le droit à voyager à la place que je souhaite en fonction bien sûr des disponibilités et eu égard aux contraintes minimales du règlement, telles que la différence des première et deuxième classes. Aujourd'hui, lorsque je prends une place dans le TGV, l'employé du guichet m'assigne, via l'ordinateur, une place fixe dont je ne peux en principe changer sans déroger. En ce cas, il ne s'agit pas d'un libre parcours, il s'agit d'une assignation, et de ce fait la possibilité de modifier l'horaire ou l'itinéraire choisi est rendue considérablement plus difficile, si pas impossible. La diminution de prix m'amenant parfois à devoir accepter la perte pure et simple de mon billet au cas où je souhaiterais modifier l'assignation de place qui m'a été faite. Nous pouvons dire que dans l'ancien système, l'accès au voyage m'est donné par le fait de payer ma dette et il m'est laissé une grande latitude pour l'usage de la place que j'ai de ce seul fait acquise, en même temps que ma place ne m'y est pas donnée comme telle. J'avais donc droit à une place, mais je ne savais pas laquelle pour autant, à moins d'une réservation. Avoir droit à ma place ne me dispensait dès lors pas d'avoir à la trouver. Paradoxalement, les avantages du TGV se conjoignent à des contraintes inattendues, qui s'avèrent plus consistantes que celles du système traditionnel. Mais surtout, tout se passe désormais comme si le droit à faire le voyage comprenait *de facto* la désignation

de ma place et m'autorisait, du même coup, à faire l'économie de la subjectivation.

Nous pouvons dès lors dire que recevoir mon ticket en réglant ma dette suffit pour m'autoriser au parcours et relève du Nom-du-Père ; en revanche, recevoir une assignation de place semble bien relever d'un "nommer à".

Essayons d'apprécier la teneur de ce qui est vraiment loin d'être un terme coutumier à l'énonciation de Lacan : "dégénérescence catastro-phique". Nous pouvons avancer que c'est la substitution accomplie jusqu'à son terme de la procédure du "nommer à" à celle du Nom-du-Père qui serait le signe de cette dégénérescence catastrophique. Autrement dit, c'est lorsque le "nommer à" évince le Nom-du-Père.

Nous avons en effet deux scénarios possibles : soit la procédure du "nommer à" parasite, subvertit, s'infiltré dans le social, mais en fond de champ, cela reste le fonctionnement du Nom-du-Père qui prévaut, soit la procédure du "nommer à" disqualifie complètement, fait disparaître, élimine le Nom-du-Père. Dans le premier cas, c'est la crise peut-être, mais une issue est possible et l'épreuve est même prometteuse puisqu'elle contraint le sujet à ne prendre appui que ce sur quoi, structurellement, il est vraiment en droit de pouvoir compter ; dans le second, l'effondrement est au programme car c'est la physiologie même du désir qui n'est plus respectée.

Précisons néanmoins d'emblée qu'il ne s'agit absolument pas ici de prôner un quelconque volontarisme de rétablissement du Nom-du-Père, d'abord parce que cela serait éminemment vain, ensuite et surtout parce que restaurer le Nom-du-Père – si tant est que cela soit même possible – n'est certainement pas une compétence moïque. Par ailleurs, il ne s'agit pas non plus de confondre, ne pas entériner l'évincement du Nom-du-Père avec rétablir un quelconque ordre social, encore moins religieux ; il convient pour ne pas risquer ces confusions de se rappeler, comme nous l'avons dit ailleurs "que si le Nom-du-Père supplée à un trou, il en porte aussi lui-même la marque".⁷

"Ce qui donne sa force au nom dans le Nom-du-Père, dira Erik Porge, c'est de prendre la place du trou dans la nomination. "Père" est un nom dont le référent n'est pas garanti par l'expérience, il est garanti par la foi en la nomination de ce nom." À cet égard, la spécificité du Nom-du-Père est d'avoir deux faces, tel Janus. D'un côté, il fait point fixe, bouchon, consistance à partir duquel l'histoire du sujet commence, il occulte le trou impliqué par le langage, de l'autre côté, il est ce trou en acte, il est son révélateur. Ce qui se modifie complètement de par la modernité, c'est que la face de consistance ne se légitime plus du fonctionnement du social, et que dès lors, ce qui apparaît, c'est la double face de Janus. La réponse du "nommer à" tente de rétablir la face consistante, mais elle le fait en voulant se libérer de la face trou.

⁷ Voir à ce propos, J.P. Lebrun, *Un monde sans limite*, Érès, 1997, p.34.

Pourtant, la question reste toujours de savoir d'où le sujet soutient son énonciation, autrement dit comment soutient-il son dire du trou. La structure de l'appareil psychique est telle que tout en n'étant jamais que de l'ordre du semblant, il faut un point d'appui à partir duquel se met en place la possibilité de soutenir le singulier de son dire. Avec Lacan, cette procédure a été appelée Nom-du-Père, qu'il a ensuite effectivement pluralisé en noms du père pour, ainsi le rappelle Erik Porge, "faire exister du trou dans l'énonciation du Nom-du-Père". Il s'agit en effet toujours de rendre possible que se soutienne l'énonciation sans jamais faire disparaître que ce soutien est troué, n'est que du semblant. "Ce qu'il faut arriver à bien concevoir dira encore Lacan, c'est que c'est le trou du symbolique en quoi consiste cet interdit (de l'inceste)."⁸

Or à cet égard, la science procède en substituant au semblant un réel symbolisé qui a la particularité de masquer, de par sa dimension réelle, qu'il est troué. Tout se passe comme si la science spontanément redonnait une nouvelle chance à ce que le semblant fonctionne de manière consistante. Mais elle en oublie le versant trou ; elle se présente comme susceptible de discréditer la parole dans sa dimension de semblant, mais c'est pour occuper sa place d'une manière davantage plus opacifiante.

Il s'agit donc bien, pour la science, de reconnaître – ou non – sa dette à l'égard de la parole ; c'est notre lecture de ce que Lacan indiquait en 1966, soit de "réintroduire le Nom-du-Père dans la considération scientifique". Ce qu'il faut entendre, non pas comme réintroduire du religieux, mais réintroduire la dimension de trou grâce à ce concept tel qu'il était à ce moment-là élaboré.

C'est une invitation à repositionner d'où soutenir sa parole lorsque la considération scientifique se présente comme ce qui peut tenir lieu d'appui mais en introduisant la méprise que cet appui autoriserait à s'émanciper du semblant. Charge alors pour la psychanalyse de réintroduire ce dernier sans pour autant faire appel à la dimension de bouchon du Père de la religion ou de la horde.

Nous pourrions d'une autre façon encore illustrer ceci ; en somme, le fonctionnement du "nommer à" inscrit un point d'appui qui se présente comme ne reposant pas sur le vide, sur le trou ; de ce fait, paradoxalement le sujet a du mal à s'en départir puisque le mode d'emploi pour s'en servir se réduit à ne pouvoir que se réfugier sous une assignation. Le Nom-du-Père, en revanche implique bien le trou ; il réussit l'opération grâce à laquelle je peux me soutenir du vide. Mais la manière dont se présentait la référence au Nom-du-Père dans la tradition masquait la structure de cette opération en se soutenant du Père de la religion et du patriarcat pour la légitimer. Le fait qu'aujourd'hui, cet appui ne soit plus fonctionnel contraint le sujet à assumer la chute du masque. Cette difficulté risque d'être esquivée en profitant de la certitude fournie par la science pour re-occulter la structure ainsi dénudée. Ce faisant, c'est à nouveau à une consistance que nous avons à faire. Mais une consistance qui s'est émancipée du

⁸ J. Lacan, Séminaire *RSI*, 15 avril 1975, inédit

semblant qui la régit. Nous soutiendrons ici qu'entériner purement et simplement cet évitement serait la procédure que Lacan indiquerait comme le signe d'une dégénérescence catastrophique.

Face à la disparition de l'interdit d'hier et l'évitement de la confrontation à l'impossible laissé pour demain, nous sommes, comme dans l'entre-deux d'un "sans limite", d'un apparemment "tout possible", qui introduit une dérégulation entre jouissance et désir. Ce dernier ne peut en effet exister sans la butée d'une perte de jouissance, or le "sans limite" équivaut à laisser s'emballer la jouissance, ceci donnant en quelque sorte un avantage à la pulsion de mort.

La question se pose donc bien de savoir comment, une fois sorti du discours du maître, suite à la subversion opérée par les avancées de la science, retrouver dans le social des butées sans pour autant penser pouvoir retrouver, ni restaurer ce discours du maître. Ne pas être à la hauteur de cet enjeu risque bien de laisser s'engouffrer la pulsion de mort par exemple sous la défroque d'un pouvoir enfin redevenu fort.